

## Mattia Battistini à Paris

Henry Ferrare

*(Les Annales politiques et littéraires, 3 février 1918)*

Très grand, bien découpé [*sic*], du plus beau type toscan, le regard franc et clair, Battistini, la main tendue, accueille ses amis parisiens avec une simplicité, une affabilité charmantes, soit qu'il revête encore, dans sa loge de l'Opéra, le pourpoint d'*Henry VIII*, soit qu'il fume une cigarette dans le salon qu'il occupe sur les grands boulevards. C'est bien le grand chanteur aristocrate chez lequel quarante ans de vie théâtrale interlope n'ont pu émousser l'éducation première. Aujourd'hui encore, comme au premier jour, après une suite ininterrompue de triomphes, il apporte aux répétitions la même ferveur, aux représentations le même respect profond du public devant lequel il se présente, qu'il se trouve à Londres, à Lisbonne, à Buenos Aires ou à Paris – ce Paris qui ne devait le connaître, par un hasard étrange et regrettable, que dans la dernière partie de sa carrière. Et dans cette attitude de grand serviteur de l'art, il nous rappelle les deux plus grands virtuoses du théâtre lyrique et dramatique : Faure et Coquelin.

Comment ce jeune homme, fils d'un médecin-major distingué et d'une jeune fille d'origine noble, et destiné par les siens au barreau ou à la médecine, sauta-t-il du mur du collège Bandinelli sur les planches du théâtre de l'Argentina ? Par suite d'une panne de spectacle. C'était en 1878, au cours d'une représentation de *La Favorite*. L'indisposition subite du baryton avait interrompu la soirée et le maestro Mancinelli, le grand chef d'orchestre italien, et Isabella Galletti, dénommée encore après tant d'années la « cantatrice du cœur », se désespéraient tous deux de cet accroc, quand

Mancinelli se souvint d'avoir entendu récemment, dans le rôle d'Alphonse XI, un jeune amateur qui lui avait semblé extrêmement remarquable. Après avoir éperdument cherché dans sa mémoire le nom de ce jeune homme, Mancinelli envoyait des émissaires dans toutes les directions et était assez heureux pour voir apparaître au bout d'une demi-heure Mattia Battistini qui, effaré de cette aimable violence, cédant aux exhortations du maestro qui le faisait répéter dans la loge de la Galletti, chantait l'opéra entier comme dans un rêve et ne se réveillait que sur l'accord final. « Toujours j'eusse voulu chanter Léonora avec toi », lui déclarait la Galletti, tandis que les applaudissements éclataient frénétiques. La place était conquise du premier coup, il n'y avait qu'à maintenir et à développer cette jeune réputation. Battistini devenait l'émule, l'héritier naturel des Sanmarco, des Cotogni.

Peu après, il abordait *L'Africaine*, *Hernani*, *Le Barbier de Séville*, *Aïda*, *Don Pasquale*, *Guillaume Tell*, *Tannhäuser*, passant, sans effort aucun, du tragique au comique, du sublime à la légèreté, donnant à son clavier vocal une étendue prodigieuse, ayant pour partenaires, à Rome Robert Stagno, Bonci, Navarrini, à Madrid la Patti, à Florence Tamagno, s'inspirant scéniquement des plus grands tragédiens italiens : Salvini, Rossi, Novelli, Zacconi, à tel point que lors de la première représentation d'*Hamlet* à la Scala de Milan – splendide soirée réunissant les noms d'Emma Calvé, de Félia Litvinne, du maestro Mugnone –, Salvini, embrassant le jeune baryton, sur le proscenium, lui criait : « Tu m'as volé mon art ! »

Mais il restait à Battistini une palme à recevoir. Était-il admissible que son nom ne fût pas inscrit en lettres d'or dans les annales de nos grandes scènes lyriques ? Non, cela eût manqué aux Parisiens comme Paris manquait à Battistini. M. Rouché, qu'on ne saurait assez louer de présider, dans ces temps d'épreuves, aux destinées de l'Opéra, le comprit le premier et c'est ainsi que nous eûmes les admirables soirées de juin dernier dont le prélude fut *Maria di Rohan* avec Édith de Lys. Le lendemain, par un geste qui ne manque pas de grandeur antique quoique d'allure bien moderne, un rouleau de théâtrophone, signé Battistini, était déposé et scellé dans les caves du monument Garnier à côté de deux autres rou-

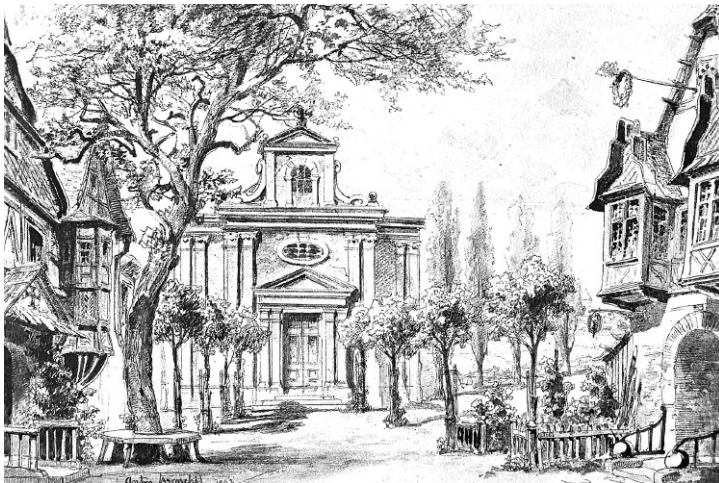
leaux au nom de la Patti et de Caruso, pour qu'il fût possible d'enseigner aux générations futures ce qu'était l'école vocale italienne des dix-neuvième et vingtième siècles.

En quittant Paris, l'été dernier, radieux et reconnaissant de l'accueil qui lui avait été fait par la nation-sœur, Battistini faisait deux promesses : l'une à Saint-Saëns, de chanter au mois de décembre *Henry VIII* en français, l'autre à la nièce d'Ambroise Thomas, d'interpréter *Hamlet* également en français, avec le cinquième acte rétabli à cette occasion, double effort magnifiquement réalisé à un mois d'intervalle.

Si d'aucuns s'émerveillent qu'un artiste ayant fourni une telle carrière, supporté tous les climats du monde, ait conservé la pureté et la fraîcheur d'un organe unique, je rappellerai le soin que prit toujours Battistini d'éviter tout surmenage vocal, ses méthodes de travail et d'hygiène, l'habitude maintenue depuis quarante ans de passer la belle saison dans sa propriété des Apennins, menant une vie de seigneur villageois dans son domaine de Contigliano, où la vigne vierge, les roses grimpanes, abritent des trésors d'art, des collections, une bibliothèque d'une richesse inouïe et, aussi, souvent, de pauvres gens sans abri. Car l'illustre baryton est à la fois philanthrope, bibliophile, et, à ses heures, compositeur de musique, ce qui ne l'empêche pas de sauter en selle sur l'un de ses étalons tel un « giovino » de vingt ans, de tailler une pergola, ou, dans le domaine de sa femme, à Membrilla, aux flancs d'une sierra, d'abattre un chevreuil ou un renard. Heureux et charmant homme que l'art, la fortune, la gloire, n'ont pas gâté et dont le cœur, le talent et l'esprit vibrent comme au soir de ses débuts, aux côtés de la Galletti.

À Mancinelli, il doit le hasard d'un début éclatant et il se plaît à souligner sa fidèle gratitude en annonçant :

L'un des prochains ouvrages que je créerai en français, sur un livret français, sur une scène française, sera un opéra que termine en ce moment, pour moi, ce vieil ami, mon premier chef d'orchestre.



Anton Brioschi, décors de *Werther* : actes I (la maison du Bailli)  
et II (les tilleuls), 1892. Palazzetto Bru Zane.

Anton Brioschi, set designs for *Werther*: Acts One (the Bailiff's house)  
and Two (the lime trees), 1892. Palazzetto Bru Zane.